

L'Arrière-Garde

JOURNAL LITTÉRAIRE LYONNAIS.

BUREAUX : rue Impériale, 52, à la librairie du Petit Journal. — Rédacteur en chef : Pierre DÉCHAUT.

Pas de ra, pas de fla, pas de raffla ! Nous sommes la modeste et vaillante arrière-garde ! Ce n'est pas pour nous les cris de joie et d'enthousiasme, ni les fleurs sous les pieds, ni les rubans aux shakos. Nous marchons tout derrière, dans l'indifférence et l'oubli.

Quand le régiment entre dans une ville, tambours en tête et poils de sapeur en avant, les enfants accourent piaillant, les fenêtres s'ouvrent et les fillettes se mettent aux portes. Les mignons des premiers rangs frisent leurs moustaches. C'est un délire, qui va augmentant, jusqu'à ce que flotte au soleil le drapeau déchiré et noirci. Puis, petit à petit, enfants et fillettes rentrent, et, devant les portes et les croisées refermées, nous passons, nous autres, sans gloire !

Quand le régiment est en campagne, les premiers bataillons ont la part belle, tout le long du chemin récoltant et moissonnant, et nous passons, nous, à travers champs, vignes et vergers ruinés et dévalisés comme s'il y avait passé une armée de sauterelles d'Afrique. La cave de l'auberge est vide, et la servante à moitié morte. C'est vrai que les premiers ils rencontrent l'ennemi et les premiers essuient le feu ; mais ils le peuvent ; ils ont du courage au ventre. Le nôtre sonne creux.

Faites les fiers, mes mignons, et parez-vous du triomphe ! Dites la gloire de vos combats. Nous dirons, nous, combien nous avons ramassé de trainards, ramené de déserteurs, relevé de lâches, tarabusté de faux malades, opposant notre digne au flot reculant. Ah ! ça, le danger est donc tout pour vous, que vous ayez tout l'honneur ! Ne plaisantons pas, mes amis. Ceci est grave.

Parlerons-nous des misères de la retraite et de la défaite, des Roncevaux et des Bérésinas ? Vous avez supporté le premier coup, et, enfoncés, vous revenez au galop sur vos pas. Il ne s'agit point de faire simplement volte-face : nous nous trouverions alors les premiers des derniers que nous étions et, sans combats, sans blessures, sans morts, frais, bien portants et lâches, nous reprendrions au rebours le chemin qui vous avait amenés, rentrant avant vous dans les murs de la ville qui nous huerait.

Mais non ! Devant nous, pâles, au galop, vous passez, vous passez, et, quand tous ont passé, arrive l'ennemi qui vous bouscule. A nous les baïonnettes luisantes ! Nous n'avons pas alors, nous, pour combattre, la fièvre d'enthousiasme et l'ivresse de gloire qui vous poussaient tout à l'heure en avant, ardents à l'attaque. Nous n'avons que la tâche rude de la défense, ne lâchant pied qu'à la dernière heure, marchant à reculons, laissant nos morts dans les rangs de l'ennemi qui s'avance, tournant la tête par moments pour voir si vous vous êtes reformés ou si vous êtes à l'abri, animés de la seule énergie du désespoir et du dévouement à nos frères !

Ah ! si c'était à ces jours-là seulement que nous gagnassions de la gloire, nous nous en passerions bien, par la mort-dieu ! Ne réveillons pas ces souvenirs, et que sèchent ces larmes de sang. Il s'agit de vaincre ! ne songeons jamais aux défaites possibles. Oh ! si nous n'en acquérions notre part que là, qu'il nous plairait mieux de vous laisser tout honneur. Mais il y a autre chose, camarades, et votre vantardise nous déplaît.

Notre gloire, d'abord, est acquise. Il est

vrai que ces choses-là s'oublient, qu'importe. Nous ne sommes pas des conscrits. Nous connaissons de vieille date le chemin qu'aujourd'hui vous faites pour la première fois, et nous retrouvons les jalons que nous avons plantés tout jeunes. Nous avons été battus souvent comme vous l'êtes parfois. Mais nous sommes là pour vous dire qu'il ne faut jamais désespérer, sans que pour cela il y ait lieu à se croire des héros. Si vous voulez l'être, allez, allez, mais allez plus loin !

Nous ne sommes pas des conscrits, et heureusement ! Oui, heureusement nous avons des muscles durs et des pieds solides. Marchez en avant, forts de votre seule jeunesse ! Nous, il nous faut être forts pour deux, pour trois, pour dix, pour ceux qui tombent et dont nous guérissons les plaies, pour les non aguerris, pour les tremblants, que tous nous prendrons sous nos bras, les guidant, les portant, pour que le nombre ne diminue pas. Tant pis si c'est l'arrière-garde qui augmente, pourvu que le régiment se reconforte !

Ah ! nous ne savons pas le danger, dites-vous, le danger qui menace en avant, nous qui marchons derrière tranquilles ! Savez-vous celui qui menace à l'arrière, gens peu expérimentés ? Vous marchez au hasard, vainquant, dévorant. Bâissez-vous ? N'ayez peur, nous sommes là ! Fendez les flots de la mer Rouge, le flot ne se refermera pas sur nous, son reflux se heurte à notre digue !

Le danger qui menace en avant, nous ne le savons pas. Tant mieux ! Si la marche de l'armée se ralentit, si, petit à petit, rang par rang, le régiment s'arrête, nous qui ignorons l'obstacle, nous crions : Allons

donc ! allons donc ! et l'épée dans vos reins, nous marchons. Affolés de terreur, vous dites : On ne peut pas ! — On peut ! nous en avons bien vu d'autres. Et, si vous ne voulez pas, écarter-vous, ou nous vous marcherons sur le ventre !

Faites les beaux, cadets ; cueillez les fleurs et les baisers, triomphez sous les arcs et sonnez de vos trompettes ! Si cela vous amuse, faites, mais vous marcherez, par la mort-dieu ! Derrière le bruit fou de vos clairons, vous entendrez le rire sain de notre maturité. Si vous mourez, vous ne serez pas les premiers que nous aurons enterrés. Nous sommes la modeste et vaillante arrière-garde !

LA FOI ET LA RAISON

Il existe dans le monde deux principes, — deux irréconciliables, ceux-là ! — qui semblent s'être juré une haine éternelle : c'est la Foi et la Raison.

La Foi est une croyance aveugle à un dogme, à un fait, à la justesse d'un raisonnement, etc., et son principal mérite est d'avoir pour acolytes inséparables la tradition, la révélation et une foule d'autres choses non moins belles....

La Raison ne veut rien croire sans en appeler à l'expérience ; c'est un S. Thomas dans toute la force du terme, tout ce qui résiste à son crible est impitoyablement élagué.... Entêtée, va !....

Aussi en faut-il davantage pour que l'une et l'autre soient à jamais liées.... comme chien et chat ?... L'une dit : de la lumière ! Nous nous égarons dans le dédale des choses humaines et célestes.... L'autre crie à tue-tête : Éteignez les lustres !.... la clarté nous aveugle.

En France tout finit, dit-on, par des chansons.... Hélas ! la sagesse des nations se trouve, sans doute pour la première fois,

FEUILLETON DE L'ARRIÈRE-GARDE

L'HOMME QUI NE RIT PAS.

I.

Il est huit heures du soir, c'est le 24 février 1848. Dans la rue du Vieil-Remversé, quartier de Saint-Georges, à Lyon, on voit une boutique basse, étroite ; elle est close, les volets ne laissent filtrer aucun rayon de lumière. La vie de la rue est cependant animée : les femmes heurtent leurs seaux en allant à la pompe, les gamins glissent sur la glace à moitié fondante, car il ne fait pas un froid en rapport avec la saison ; les hommes vont vite, quelques vieux tombent, les chiens aboient et les chats se sauvent dans les allées.

Au premier étage, au-dessus de la boutique, deux fenêtres jettent une clarté inusitée ; des ombres promènent leurs silhouettes derrière les rideaux blancs. Deux commères, les mains sous le tablier, sont plantées au milieu de la rue, en face, le nez en l'air.

— Y paraît qu'ils font une noce, dit l'une à l'autre.

— Et avec quoi ? répond la seconde, ça n'a pas le sou, pas d'ordre, pas d'économie....

— Oui, reprend la première commère, c'est vrai, mais, aussi sûr que je m'appelle madame Picollet, il y a quelque chose là-dessous....

— Bah !
— Il y a que ce boutiquier, ce cordonnier, ce Barnaba, comme on l'appelle, est.... un mou-chard !!

— Mais que me dites-vous là ?
— La vérité, madame Grillon ; à preuve que mon mari me l'a dit ; et que l'on ne peut pas vivre sans rien faire, que le magasin s'ouvre tout le monde a balayé, qu'il se ferme immoralement à sept, huit heures du soir.... Et ces deux enfants qui vont à l'école mituelle, pauvres petits, ils n'en sont pas l'auteur !... C'est cette mère ! que fiche-t-elle là ? que ça ne sort jamais, par honte bien sûr !...

— C'est vrai, on la voit rarement.
— Rarement ! reprend madame Picollet, dites donc jamais. Est-ce que ça vous dirait un mot quand ça vous rencontre... Ah si, elle est montée là-bas, dans la rue St-Georges, au numéro 45, assez souvent....

— Oui, oui, je sais. Chez ce vieux qui est mort quand on le portait à l'hôpital.... Il est mort tellement à la tête du pont Tilsitt que les porteurs ne savaient plus qu'en faire. Il a fallu aller chez le commissaire, parce qu'un mort, voyez-vous, faut pas y toucher au milieu de la rue.

— Oh ! certainement. Et sa petite fille, la fille du vieux, continue madame Picollet, qu'est-elle devenue ?

— Eh bien, dit madame Grillon, elle est là, en face, chez les Barnaba. On dit qu'ils en ont bien soin.

— Canaillerie, ma chère Grillon, canaillerie ! Le vieux avait sans doute une patte... et en prenant la petite, les Barnaba ont grossi la leur... vous comprenez ?

— Serait-ce bien Dieu possible ! exclame madame Grillon, en haussant les épaules et en croisant les mains.

— Si possible que comme je vous l'ai dit, ce sont des moachards payés par le gouvernement, par les jésuites, par les gendarmes.

En ce moment une croisée, au-dessus de la boutique du cordonnier, s'ouvrit : deux petites têtes de fillettes parurent, se penchèrent hardiment au dehors, et inspectèrent la rue en s'élevant de droite à gauche avec cette vivacité enfantine qui vous donne le vertige. Les enfants n'ont pas le sentiment des longueurs verticales ; pour eux, le ciel et la terre sont l'un dans l'autre, rien ne sert d'enveloppe, ils se pénètrent. L'enfant serait-il le trait d'union entre le ciel et nous ? O Victor Hugo ! tu as oublié de nous le dire.

L'ombre des deux têtes disparut bientôt dans la clarté de l'appartement, on venait d'entendre ces mots sortis de la bouche d'une femme ou plutôt d'une mère ; ce n'est pas tout à fait la même voix.

— Allons, petites folles, fermez la fenêtre, vous vous enrhumerez.

Une des deux petites têtes répandit :

— Maman, il ne vient pas, c'est un sot le papa.

Pais tout se referma. Mesdames Grillon et Picollet se séparèrent, non sans se dire : — C'est singulier la vie qu'on mène chez ce savetier !

Comme toutes les boutiques de France et de Navarre, la nôtre a une enseigne sur laquelle on lit en lettres jaunes : Barnaba, bottier. Il y a loin à savetier. La porte d'allée est contigue, elle vous conduit à un escalier en colimaçon sur

l'axe duquel une corde pend, retenue de distance en distance par un anneau de fer ; cette corde, c'est la main-courante. Montons.

Au premier étage est l'appartement du bottier Barnaba, sans communication intérieure avec le magasin. Entrons sans sonner, c'est une malhonnêteté que le classique ne pardonne jamais au romantique, et si l'on n'ouvre pas passons par la chatière, malgré la gueule pointue aux dents blanches d'un jeune Spitz.

L'appartement est composé de deux pièces ; l'une, à l'entrée prend, son jour sur la cour, en ce moment les ténèbres seules lui donnent de la lumière. Cependant avec de la volonté et des yeux de scarabées, on peut voir au milieu d'un four, le tout est de porter sa lumière avec soi à la façon des chats qui éclairent les objets obscurs, affaire de phosphore et d'électricité chimie et physique ; cela vaut mieux que les yeux de la foi, vieilles bécotilles d'aveugles. On peut donc distinguer dans cette première pièce, une cheminée avec son fourneau, trois couchettes dont une blanche, une table, des ustensiles de cuisine suspendus au mur ; il se peut qu'il y ait des chaises ou tabourets, mais on ne les voit qu'au moyen des tibias. C'est la cuisine, chambre à coucher en même temps.

Au fond, une porte conduit à la deuxième pièce ; celle-là est éclairée luxueusement ; ce sont deux lampes modérateur sur la cheminée, entre lesquelles est une pendule surmontée d'un bronze représentant Lucius Junius Brutus, le pied posé sur la poitrine d'un Tarquin ; cinq bougies sont placées sur une table recouverte d'une nappe blanche et garnie de bouquets et de rafraîchissements. La tapisserie des murs

être ici contredite par l'évidence. En effet, loin de tomber d'accord et de se donner l'accablade fraternelle, Foi et Raison ne craignent pas d'en venir le plus souvent au pugilat : et alors malheur au vaincu ! il est surmené, baffoué, vilipendé, torturé jusqu'à ce qu'il morde la poussière... au moins pour quelque temps, car, comme l'hydre de Lerne, il renaît sans cesse...

Que le lecteur veuille bien descendre dans l'arène où se pressent les combattants !...

Ici c'est la Saint-Barthélemy, l'inquisition, les auto-da-fé, etc. ; là c'est la guerre des Albigeois ou Cathares, puis viennent les Vaudois ou pauvres de Lyon, qui sont impitoyablement massacrés. Tantôt ce sont les huit expéditions qu'on appelle Croisades, et tantôt c'est le sac de Béziers ; sous Louis XIV la division se met dans l'Eglise romaine qui se forme en protestants, quéétistes, gallicans et jansénistes : de nombreuses persécutions accompagnent ces dissidents. — A la même époque, les protestants se font la guerre entre eux, guerre acharnée qui enfante une foule de sectes, dont les principales sont : le luthérianisme, le calvinisme, le presbytérianisme et l'anglicanisme.

Durant tout le moyen-âge, les représailles exercées contre les Huguenots rougissent de sang toutes les rivières de la France... Pendant la renaissance il se commet des actes atroces : massacres lors de la révocation de l'Édit de Nantes, massacres lors de la conjuration d'Amboise, massacres durant toute l'affreuse guerre de trente ans. Massacres partout et toujours ! ! !

Et qu'on ne pense pas qu'il n'y ait que le sol français qui soit souillé de toutes ces infamies. Toutes les nations sont continuellement infectées des mêmes horreurs. L'Italie est inondée de sang pendant près de quatre siècles par la guerre religieuse des Guelfes et des Gibelins. — Les îles Britanniques sont constamment aux abois : les fanatiques du temps de Hobbes inondent de sang chrétien l'Écosse, l'Irlande et l'Angleterre ; au nom de Henri IV le protestant, on assassine Barneldt, les deux frères Witt sont déchirés en morceaux et mangés sur le gril ; Henri VIII d'Angleterre fait condamner au supplice une armée de catholiques rebelles ; Édouard VI, son successeur, redouble de cruauté et de barbarie ; puis vient Marie Tudor la catholique, qui surpasse en fureur et en atrocités ses horribles prédécesseurs. — A quelque temps de là, Jean Knox implante, par la force brutale, le calvinisme en Écosse.

A proximité de la France (en Suisse), les protestants se laissent aller aux plus abominables excès, et font les guerres connues sous le nom de guerres de Genève. — Calvin qui demande la liberté de penser pour lui, n'en veut pour personne ; il conseille de punir de mort ses antagonistes : il exerce la plus inique tyrannie dans toute la Suisse, et pour couronner l'édifice, il fait impitoyablement condamner, périr, supplicier des penseurs tels que Jérôme Bolse, Castaillon, Okin Baudrata, *e tutti quanti*. Gentile est presque brûlé vif, son ami Perrin n'échappe à la mort qu'en fuyant, et une foule d'autres sont tous conduits au supplice ; mais la plus illustre victime du calvinisme est le

brave Michel Servet, ardent républicain ; il est ignominieusement brûlé à Genève ! !

L'Allemagne ressemble à la Suisse et Luther à Calvin : lorsque les paysans allemands se révoltent contre leurs princes qui les asservissent, Luther s'élève contre eux en invectives et les raille, et dès que ces pauvres paysans sont vaincus, et qu'on donne l'ordre de les massacrer, Luther a le courage ou plutôt la lâcheté d'applaudir.

Plus loin, dans l'Asie, les persécutions sont ni moins rares ni moins sanguinaires. Dans l'Arménie, le christianisme, le magisme, l'enthychisme ou monophysisme se font une guerre réciproque et acharnée : le sang coule à flots. En 1305, les Mongols persécutent au nom de l'islamisme ; non loin de là, les lamistes et les bouddhistes sont pillés, hachés, violés, etc.

Arrêtons-nous ici, car nous serions conduits trop loin ; seulement n'est-on pas attiré en songeant quelles montagnes de cadavres, quel océan de sang humain les religions ont dû faire, surtout si l'on considère que ces dernières sont, je crois, au nombre de 332 sur la terre !... Adorons quel Dieu nous voudrons : Jehovah ou Adonai, Elohim ou Allah, Jupiter ou Teutatès, Mahomet ou être suprême, Brahma ou Jésus, peu importe, ce n'est là qu'une affaire de forme ; mais de grâce : ne faisons plus de prosélytes avec le glaive.

Le glaive, la religion l'admet, l'histoire le prouve ; elle ne peut même s'en passer. Il s'agit aujourd'hui de faire des prosélytes pour la Raison, et on ne peut le faire que par la raison même.

VICTOR R...

LA SEMAINE

Les brouillards noirs du matin continuent. On était cependant en droit d'espérer qu'en cette saison il se déroulerait des aurores.

Chabert, épiciier du peuple, n'a pas encore envoyé de manifeste à ses Eh ! lecteurs.

Par contre, un parfumeur affiche force réclames en faveur d'une mirifique *Eau des sultanes Validé* !

Certain journal avoue ne pas voir bien clair dans la situation. Il est logique qu'on ne voie pas très bien ce qui se passe dans la journée, quand on s'appelle le *Réveil*, journal du soir.

Les sénateurs des délégations ouvrières, Monet, Decléris, etc., n'ont pas reconnu valables les pouvoirs de MM. Parret, Bergeron, etc., récemment nommés délégués pour la réception des ouvriers étrangers à l'Exposition lyonnaise, et, prorogeant la session, ont appelé les corps d'État à une nou-

velle élection. Les mandataires devront avoir qualité suffisante.

Il ne s'agit plus que de savoir si l'Exposition aura lieu.

On parlait de l'Exposition universelle à Lyon devant un monsieur qui s'en déclarait hautement partisan et s'en promettait monts et merveilles.

— Mais, songez, lui disait-on, s'il arrivait ici ce qu'il est arrivé à Paris et que ces somptuosités n'amenassent que faillites sur faillites ! Vous pourriez vous-même y perdre comme tous les autres....

— Moi, allons-donc ! Je suis M. Dodde, est-ce que je perds ?

A propos de Raspail :

Bien des gens, qui jugeaient ses systèmes terribles, Ont confiance en lui, le voyant député, Et lui disent, montrant l'état de leur santé : « Nos constitutions sont-elles perfectibles ? »

Devant le juge de paix d'un de nos cantons, un homme réclame à une femme, à qui il avait confié pour quelques jours sa petite fille, le linge et les vêtements de cette dernière. La femme veut les garder en garantie du paiement de la pension.

— Mais, dit l'homme, je n'ai rien à mettre sur le corps de mon enfant !

— Quelle est votre profession ? dit le juge de paix.

— Blanchisseur.

— Eh diable ! quand on est blanchisseur, on a toujours du linge à sa disposition...

L'Arrière-Garde, ne voulant déplaire à personne, même à ses amis, ne publiera pas, dans son prochain numéro, un article intitulé :

Les Revenus de l'exil.

Nous trouvons dans de vieilles archives une charte commençant par ces mots :

Le roi Dagobert a l'initiative d'Eloi...

Celles qu'on aime.

VERVEINE

A Fr...

Toe ! toe ! — Y a-t-il quelqu'un dans votre cœur, jolie Verveine ?

— Un peu tout le monde, hélas !

— Alors c'est comme s'il n'y avait personne : j'entre.

O mademoiselle Verveine, maintenant que vous avez des plumes comme Mimi, — que vous n'aimez plus que la danse des louis comme Margot, et que votre voilette, précieuse, vous empêche de saluer vos vieux

amis, — laissez-moi prendre votre pet main, si exquisement gantée, pour vous ramener un peu vers ce passé, dont le souvenir doit avoir pour vous l'amertume remords.

Jetez-moi cette toque de velours, ban ment riche, et reprenez, pour un instant votre petit bonnet de canuse, cher petit bonnet d'autrefois, qui depuis... mais ah ! il était vertueux ; qui depuis, tant de fois s'est accroché aux moulins du Rhône.

Aussi, mignonne, pourquoi logiez-vous si près des moulins ?

Rappelle-toi de la vieille rue des Fant ques ; tu demeurais tout au haut d'une ces maisons immenses et bourdonna comme des ruches d'abeilles ; tes vieux parents étaient tisseurs : comme on t'aima petite, tu souriais comme une aurore à ces pauvres vieux tremblants ; tu étais la t du ménage, mère-fille, vive, adroite et c quelle : déjà coquette, élégante instinctivement ; d'un bout de ruban, tu te faisais la parure. Ce sont les rubans, ce sont ces pents rouges, bleus et verts qui vous tent et vous perdent, mignonne.

Je demeurais alors dans la même rue, je te voyais tous les jours ; matinale comme une allouette, gaie comme un pinson, coquette, tu m'apparaissais dans le cadre fleuri des cloches grimpantes qui tapissaient nos fenêtres. Le rouge soleil levant t'embrassait de ses pleins rayons sur tes joues pâles ; car, que toutes, pauvres Croix-Roussiennes, êtes pâles ; la misère, dans vos premières années, vous presse d'une si rude étreinte qu'elle vous laisse blêmes, blanches et mais.

Tu arrosais soigneusement ton jar suspendu, et surtout ton petit pot de veine, ta fleur aimée à toi, et tant au que c'est de ta prédilection pour elle que vint ce joli surnom de Verveine.

Un jour, — « nous avons tous de ces deu fatales, » dit le poète, — tu étais à la fenêtre lorsque Moïse, ton joli chat blanc, au collier rouge, — Moïse : un sauve des eaux, — sauta brusquement vers toi, et fit, dans ce bond, tomber le petit pot de Verveine. Le pot, dans sa chute, écorné, chapeau d'un monsieur très ganté, très vaté, qui traversait la rue ; le monsieur la tête et te vit... Il était féroce, ce monsieur il grimpa 144 marches pour venir se venger et il te trouva, sur pallier, rouge, conf et balbutiant...

Comme il était en colère, le monsieur comme il était en colère. Du reste, tu le s mieux que moi, méchante, puisque h jours après tu faisais encore des excuses cet homme altéré de vengeance, en soupa avec lui chez Véry....

Ta fenêtre s'est refermée sur les fi mortes, l'hiver est venu, et tous les en remontant la vieille Grande-Côte, les fillettes frêles qui vont et viennent, gros rouleaux sous les bras, parmi tous les sabots de femme aux pointes coquettes, font flie flac, flie flac, en vain j'ai cherché les petits sabots chinois. Il fallait maintenant à tes pieds d'enfant une prison d

est propre, vieille et fanée, quatre tableaux y sont appendus, l'un représente la France, membrée comme la déesse du bœuf gras, debout sur un char grec traîné par deux lions, et annonçant à l'univers l'ère de la liberté ; au dessous, on lit 1830 ; le second montre encore la France donnant une poignée de main à la Pologne asservie ; le troisième est un coup de barricades, les soldats sont alignés au cordeau, les insurgés au nombre de six ou sept tiennent tête à tout le gouvernement, une femme donne à boire à un blessé ; enfin le dernier offre l'image du Christ ou du père Enfantin, on ne sait pas bien ce que c'est, l'épreuve étant avant la lettre.

Une bibliothèque de 30 à 40 volumes, posée sur un petit secrétaire, fauteuils, chaises, guéridon complètent l'ameublement de cette chambre à deux croisées donnant sur la rue. En face des croisées est l'alcove fermée : on n'y entre pas, on ne songe pas même à y entrer : c'est l'intérieur de l'intérieur domestique, c'est là que se mettent à nu les peines, les ennuis, les joies si douces et si pures de la famille ; c'est là que les jeunes ont vu le jour, que les vieux espèrent mourir, dans ce bon lit bien haut à trois matelas, dont deux ont appartenu l'un à l'aïeul, l'autre à l'aïeule ; c'est là enfin qu'on peut entendre :

— Nous donnerons Céline au petit Michel, n'est-ce pas ?

— Mais le pauvre garçon n'a pas le sou.

— Qu'est-ce que cela fait, si tu en as pour la petite...

— Et Pétrus prendra la suite du magasin.

— Tu sais qu'on payera le corroyeur cette semaine...

— N'oublie pas de faire les rentrées.

— Qu'en penses-tu ? J'ai des craintes sur ton vicomte : 285 francs !

— C'est pas possible... faudrait être trop... !

— Attends donc... j'ai une puce... là... !

— Moi, j'en ai une au pluriel.

— Je t'ai acheté un foie de veau.

— Juste ce que je n'aime pas... moi, je t'ai préparé des pommes de terre à l'huile.

— Juste ce que je déteste !

Maintenant séparons-nous des accessoires. Dans ce salon est une petite compagne bruyante et animée. Madame Barnaba, assise à côté d'un gaéridon, fait semblant de coudre, parce que ses doigts ont contracté l'habitude de ne pas rester sans rien faire, mais ses yeux se tournent souvent vers la porte, et sa voie gourmande en rient deux filles et un garçon qui sautent et font la ronde autour de la table à nappes blanche ornée de fleurs et de friandises, en chantant : Papa viendra, il ne viendra pas !

Une des demoiselles s'appelle Céline, c'est une petite brune éveillée et grassouillette, de dix ans ; ses cheveux sont coupés à la nînon, elle a une robe blanche avec une ceinture rose : c'est mademoiselle Barnaba. La seconde est une blonde du même âge, un peu chétive, pâle, mais de cette pâleur fraîche et lézère qui transpire du carmin à la moindre émotion ; elle a une robe noire et une rose blanche dans les cheveux : elle s'appelle Pauline, c'est la fille d'un charbonnier, du vieux de la rue Saint-Georges, que nous avons dit être mort à la tête du pont Tilsitt.

Le garçon, M. Barnaba fils, a l'uniforme des écoles mutuelles : blouse bleue, ceinture vernie, bonnet rouge rayé de noir. Il a 12 ans. A cet âge,

un garçon est assez difficile à phrénologiser : ils se ressemblent tous, bruns ou châtain, riches, voyous ou pauvres, ce sont des gamins, l'avenir de l'inconnu, l'avenir de l'inconnu ; dans ces jeunes poitrines mâles sont les germes de la société future : il y a des légistes, des soldats, des troubadours, des galériens, des banquiers, des banquistes, des rois, des serfs, des maîtres, des valets.

L'homme est tout ce qu'on peut trouver dans l'univers de beau, de petit, de grand, d'ignoble, de crapule et de sublime : c'est pour cela qu'on l'appelle le roi de la création.

M. Barnaba fils a les cheveux d'un blond fade et un nez retroussé qui renifle à chaque instant.

Autour de la table se promène un homme de cinquante ans, un peu chauve, visage insignifiant et fraîchement rasé ; il est habillé de noir, de plusieurs années en retard de la mode. Les enfants l'appellent « père Truchard » : c'est son nom, il est le goret du sinre (maître cordonnier) ; il est de la maison, et participe de l'enfant et de l'ami sans être ni l'un ni l'autre. Le goret, à la boutique, prépare l'ouvrage, le distribue, le reçoit, lui donne le dernier coup de redresse et le rend à la pratique : c'est le boue-émissaire de la confiance, car c'est lui qui reçoit tous les savons. Truchard est dur d'oreilles : benêté homme, simple, dévoué, il n'a qu'un tort, c'est celui de se mettre au service des autres, perpétuellement, sans autre souci que celui de savoir si l'on est content de lui.

Les enfants lui font des niches : l'un le tire par sa redingote, l'autre s'attrape à la chaîne d'argent de sa montre, tous rient et dansent

entre ses jambes, et lui n'a qu'une peur, ce de leur faire mal.

La maman a beau crier : « — Allons ! tant de bruit, monsieur Truchard, corrigez-s'ils vous font des misères. » — On n'entre rien, et le goret rit de son bon rire de bonhomme.

Cependant Céline et Pauline viennent la mère, les bras entrelacés, rouges de la, qu'elles se donnent ; on dirait deux fleurs sur chaque bord d'un ruisseau, et que le v a liées par leurs tiges.

— Maman, disent-elles, avec cette larme chaste si adorable, papa ne vient pas, nous pourrions pas lui souhaiter sa fête.

— Si, si, mes filles, il viendra ; mais si vous faites tant de bruit, nous ne l'entendrons pas monter.

— Est-ce qu'il ne voudra pas entrer s'il ne entend rien, dit la blonde.

— Que t'es bête, répond Céline, est-ce que crois-tu que papa a peur de nous ?

En ce moment des pas se font entendre, on écoute... c'est lui, c'est la marche du père... Oh ! comme on reconnaît de loin ce que l'on aime ! Madame Barnaba jette sa corbeille à ouvrage de côté, les enfants, le garçon en tête se précipitent vers la porte d'entrée, et le père Truchard de crier : — Attendez donc que j'aie ouvert, je vais vous monter dessus !

Deux coups secs retentissent à la porte, la mère, une bougie à la main, ouvre...

C'est Barnaba ! l'homme qui ne rit pas !

P. DÉCHAULT.

(La suite au prochain numéro.)

satin ; je suis rentré triste en chantonant doucement :

« Tes sabots t'allaient mieux Suzanne. »

Où vous ai-je revue, Verveine ? dans une brasserie ! Accoudée sur le marbre banal, vous lisiez les *Mémoires d'une femme de chambre* (!) ou les romans de M. Henri de Kock (!). Vous aviez parfois des poses profondément mélancoliques et des mines rêveuses qui troublaient les naïfs cœurs de collégiens ; moi-même, je vous ai prêté quelques remords et vous ai cru lasse de cette vie spleenétique de fille de brasserie. Ah ! mignonne hypocrite, comme vous nous trompiez ; je me suis rappelé cela plus tard, vous n'étiez mélancolique que les jours où le pourboire ne donnait pas.

Tenez, vous n'avez peut-être même plus un brin de souvenir, et cela est navrant, pour ce pauvre naïf colporteur dont vous dévalisiez la malotte. Le pauvre diable était follement amoureux de vous, et n'osait rien vous refuser ; que de bénéfices vous lui avez grignottés ! Vous lui preniez ses plus jolies cravates (toujours les rubans, coquette !), et le brave garçon s'en allait, sa malle sur le dos, heureux et payé d'un sourire.

Vous eûtes bientôt toute une cour d'admirateurs : les oisifs à cols-cassés qui vous disaient « des bêtises, » et vous riez comme une folle à leurs niaiseries écœurantes. — Puissance du pourboire !

Il était de bon ton, il était régence parmi ces messieurs de vous appeler « petit Bébé. » — On prenait la taille du « petit Bébé, » on montrait à « petit Bébé » des photographies... hélas ! qui ne la faisaient plus rougir. Cruelle « petit Bébé, » que vous avez fait de mal à vos amis.

Un beau matin, vous vous êtes encore envolée, et la troupe d'oisifs qui peuplaient votre brasserie a disparu.

Nous vous avons revue, ô mademoiselle Verveine, dans une loge des Célestins ; éblouissante, la toilette la plus fraîche et la plus exquise, constellée de bijoux, vous portiez un gros bouquet de roses, blanches où plongeaient vos petites narines roses, gourmandes de parfum. Vous étiez ainsi charmante, et avec votre mine ricieuse et étonnée, on vous eût pris pour une innocente et chaste fille allant pour la première fois au théâtre.

J'ai découvert depuis votre nouvelle demeure somptueuse ; votre amant, un jeune gentilhomme qui a cinq chevaux et une maîtresse seulement (défaut d'harmonie), vous aime fort, paraît-il, et occupe dans votre boudoir tous les loisirs que lui laisse le soin de ses écuries.

Il y a quelque temps, le jour de votre fête, jour béni, jadis, dans notre rue des Fantaisies, le jour où votre vieille mère dépensait ses longues économies pour vous acheter une robe d'organdi, qui vous donnait plus de joie alors que vos diamants ne vous donnent aujourd'hui de vanité ; ce jour, je vous ai envoyé un petit pot de verveine.

En le recevant, vous avez pâli, et sous votre opulente robe moirée, quelque chose a battu !...

— Qu'est-ce que ces battements là ?
— Aurais-tu du cœur, petite bête ?
— Hé ! non, c'est le tic-tac de ta montre de trois cents francs.

ÉMILE ORY.

LE VOYOU LYONNAIS

Il n'est rien qui me fasse mal comme la vue d'un voyou.

Je ne veux point parler du voyou du grand monde, qui, gandin effréné, n'en est que plus laid pour cela, mais du voyou des faubourgs, de ce pauvre déshérité né de parents pauvres, sans éducation, d'ouvriers honnêtes quelquefois, qui ne gagnant pas assez pour l'envoyer à l'école, l'ont laissé courir les rues.

Tout le long du jour, le père et la mère sont à l'atelier, chacun de son côté ; l'enfant laissé seul sur le pavé, n'y peut certes contracter de bien bonnes habitudes : il devient forcément ce que nous appelons vulgairement un voyou !

N'ayant pas même l'idée de ce que c'est que l'honnêteté, la conscience, ne sachant pas même discerner le bien du mal, ce dernier l'emporte naturellement toujours,

et l'enfant grandit et devient un homme capable de méfaits.

Le voyou, c'est cet individu qui n'a pas de métier avoué ni avouable, qu'on trouve partout, et qu'on ne devrait trouver nulle part. C'est cet être qui traîne toute la journée ses souliers éculés sur l'asphalte ou le macadam ; cet être dont la blouse, jamais retenue au col, retombe derrière le dos, et dont la casquette se tient sur la tête comme par un prodige d'équilibre.

Cet homme, cet enfant quelquefois, la nuit rôde encore, et prend un malin plaisir à casser les bancs de pierre de nos promenades et à détériorer nos monuments.

Il enlève les dents des lions du pont du Collège et leur casse la queue. Histoire de se récréer !

Pour ma part, j'ai dit que sa vue me faisait mal. Lorsque, dans la rue, il m'arrive de le coudoyer, un frisson parcourt mes membres.

Un infirme me produit le même effet.

Que l'on soit difforme moralement ou physiquement, il me semble que c'est la même chose.

L'infirmité physique nous vient, soi-disant, de Dieu.

L'infirmité morale nous vient sûrement de la société.

Seulement, la société cherche bien plus à réparer l'œuvre de Dieu que la sienne propre.

Cela se comprend, du reste : non-seulement les médecins du moral sont rares, mais encore ils sont aux ordres des intéressés à ce qu'il y ait le plus de voyous dans ce bas-monde !

Il faut bien pourtant rendre cette justice à notre pauvre société, qu'elle fonde bien des écoles ; mais on y est si peu fort sur la morale.....

La principale école, ce devrait être la famille. Eh bien ! ceux qui ont tant à cœur de ne pas laisser détruire la famille, et qui ne passent pas un jour sans le crier sur les toits, — sont justement ceux qui la suppriment aux pauvres enfants du peuple !

Bourgeois, conservateur ou autre, si jamais, et cela se voit tous les jours, tu rencontres dans la rue un voyou qui t'insulte grossièrement, n'ébauche point une moue aristocratique et dédaigneuse ; n'appelle pas tes gens, mais frappe-toi durement la poitrine, et dis :

C'est ma faute !

Et si le voyou te frappe :

C'est ma très grande faute ! Quand on fait tant que de se dire défenseur de la famille, on l'est jusqu'au bout !

Si vous voulez réellement qu'il y ait de la famille chez les pauvres gens, ô vous, puissants de ce monde, n'arrachez pas la mère du foyer et payez suffisamment le travail du père !

La femme n'est point faite pour vivre dans les usines et dans les ateliers ; elle est faite pour élever ses enfants, soigner son mari et faire le ménage.

Vous qui vous dites défenseurs de la famille et de la propriété, seriez-vous bien aises de voir votre mère ramasser toute la journée le minerai pour l'alimentation des hauts-fourneaux, et gagner à ce pénible travail la grosse somme de quinze ou vingt sous par jour ?

Je vous vois rougir de honte, rien que d'y penser.

Eh bien ! dans notre belle France, si galante et si courtoise envers le beau sexe, quelques milliers de femmes, — de femmes, entendez-vous bien ? — sont employées à ce ridicule travail !

Et vous voulez, par dessus le marché, que ces femmes-là élèvent bien leurs enfants et en fassent de petits messieurs ?

Allons donc ! elles ne vous donneront jamais que des voyous, — sauf de rares exceptions, — et ce sera votre faute !

GUSTAVE MONSET.

PROFILS PERDUS

I.

CASTELLANE

Au bas de Louis quatorzième
Drapé de bronze, fier et beau.
Et domptant d'un geste suprême
Son cheval au royal sabot,

Le maréchal, portant le signe
D'une tout autre majesté,
Des cavaliers et de la ligne
Inspectait l'uniformité.

C'était aux jours de grande fête !
Des vieilles troupes vieux débris,
On voyait sa taille défaite,
Son geste en la caserne appris.

Il semblait, soldat héroïque,
Au bas du cheval de Lemot,
Un ressouvenir de l'Afrique
Où se profile le chameau.

Et, le soir, (De Vénus la belle,
Mars fut toujours le compagnon)
Sous les marronniers en ombelle
Il venait avec son lorgnon.

Sur les femmes à longues tailles,
Quand tombait son regard vainqueur,
Le frisson des sombres batailles
Agitait leur débile cœur.

Aux Invalides, dans le marbre,
Son ancien empereur couché
Dort, infidèle au roc, à l'arbre
Sur le premier tombeau penché.

Castellane, vieux dur à cuire,
A l'arbre, au roc tient, l'obstiné !
Et dort, s'il dort, près de Caluire,
Sur le chemin de Sathonay.

Car il est mort, comme tout autre !
Si vous portez le deuil, guerriers,
Nous aussi, nous portons le nôtre,
Mêlant les myrtes aux lauriers.

Et, lorsque la troupe muette
Le convoya le long du quai :
« Lugele, » cria le poète,
« Veneres cupidinesque ! »

PIVOINE.

Le quai de l'Hôpital.

Je ne veux parler ici que de la portion du quai de l'Hôpital comprise entre le pont de la Guillotière et le pont de l'Hôtel-Dieu, appelée par les écoliers le « quai des bouquinistes. »

Quel est l'écolier lyonnais qui ne se rappelle avec plaisir de cette vieille foire aux livres et aux antiques ?

Par tous les temps, — à moins pourtant qu'il ne pleuve à verse, — les boutiques sont ouvertes, les livres et les gravures sont entassés pêle-mêle, sur les saillies du vieil Hôtel-Dieu. Les antiquaires se mettant de la partie, viennent pendre les rapières et les cuirasses de nos ancêtres à de gros clous fichés aux murs.

Bouquinistes et antiquaires sont sur le pas de leur porte. — Vous apercevez au fond des magasins des hommes d'armes, la lance au poing ; — de vieilles décorations ; — des dagues de Tolède ; — de vieux mousquets. — Tout cela vous donne la chair de poule !

Les antiquaires surtout sont magnifiques ! Peintres qui ne connaissez pas le quai des bouquinistes, passez-y quelquefois, quand ce ne serait que pour ne pas laisser perdre ce vieux type de la race juive !

Pour les bouquinistes, ce sont des contemporains. L'un d'eux est le portrait fidèle d'Alexandre Dumas, et ne perd aucune occasion de faire le bel esprit. Il faut dire aussi que c'est le plus fier d'entre eux !

Je me souviendrai aussi toujours avec plaisir du vieux père Pendel (leur doyen, j'ai tout lieu de le croire). Il possède un certain porte-monnaie de parchemin, très drôle.

Un jour, il y a de cela plusieurs années, on lui vole un livre, ce qui n'est guère difficile, vu qu'il n'est jamais là !

Il s'aperçoit cependant du vol, et, immédiatement, rédige une petite pancarte ainsi conçue :

« Le voleur est connu. Si dans huit jours il n'a pas rapporté le livre, on le déclare à la police. »

Remarquez bien ici, lecteur, le tact du père Pendel.

Il ne dit pas qu'il connaît lui-même le voleur, — sans doute pour ne point l'effrayer, — et parle à la troisième personne.

Ce n'est pas lui non plus qui, dans le cas où le livre ne serait pas rendu, déclarerait le voleur à la police. — Fi donc ! agent de police n'est pas synonyme de bouquiniste ! Mais on le déclarera à la police ! ce qui est tout autre chose.

Ce doyen des bouquinistes était également très paresseux ; aussi, lorsque je lui demandais un livre, me répondait-il souvent, avec un air à déconcerter un libre penseur : « Ne pourriez-vous pas repasser demain ? »

Où, encore :

« Il doit être dans cette pile de livres ! »

Le quai de l'Hôpital, c'est la librairie des pauvres, le capharnaüm des artistes.

Quelquefois on y fait des trouvailles.

Un jour, un peintre de mes amis, — très coquin de sa nature, — m'y fait acheter deux magnifiques eaux-fortes de Duclaux, — un franc cinquante, — sachant, en son âme et conscience, qu'elles valaient un demi-Napoléon !

Entre livres et rapières, les oiseaux ont leur place.

C'est dans le magasin où tout le long du jour ils font entendre leurs mélodies, qu'est né, il y a quelque quarante-huit à quarante-neuf ans, notre grand chansonnier populaire (trop populaire peut-être à présent) Pierre Dupont.

Le père du poète n'était pas marchand d'oiseaux, mais simplement maître forgeron ; et c'est au son des lourds marteaux frappant sur l'enclume, que Pierre Dupont a vu le jour.

De ce temps-là, le quai s'en allait en pente directement au Rhône.

Ecoliers lyonnais, souvenez-vous de ce vieux quai des bouquinistes, où vous alliez à la sortie des classes vendre vos livres d'études dix centimes pièce, pour les payer comme neufs à la rentrée.

J. GUMPEL.

ROMANS D'UNE MINUTE.

A Madame ***

Voici, ma chère Madame, une historiette immorale comme tout, — aussi, comme vous allez bien la savourer : — du reste ce récit n'emprunte rien qu'à la Vérité, il va même quelquefois jusqu'à lui prendre un peu de son costume (retour du puits !)

I

Madame... Lélia si vous le voulez, est une jeune veuve, heureuse d'être femme, enchantée d'être jolie et ravie d'être veuve : cette trilogie ne forme qu'une seule et même coquette, mais une coquette ravissante, qui a les épaules de M^{lle} Singelee et les jambes de Vendredi-Cortez — (deux jolis cadeaux que la maman de Lélia lui avait faits là).

Ce sont là, je le sais, des renseignements très privés sur lesquels les passeports ont le tort d'être muets ; mais que voulez-vous... puisque ce sont les femmes qui démolissent elles-mêmes le mur de M. Guillotet, — et puis s'il faut tout dire, mon ami Gilbert de qui je tiens ces détails n'est qu'un indiscret.

Je dirai plus : c'est un polisson... — j'aime mieux l'avouer tout de suite, car vous finirez bien par vous en apercevoir.

Gilbert était l'hiver dernier un des habitués des soirées de Madame Lélia, — ponctuel, régulier comme un bureau de tabac, — à force de manger des sandwiches et de boire du thé, il devint effroyablement amoureux de Lélia ; — le malheureux absorbait de plus en plus des sandwiches, était-ce pour étouffer son amour naissant ?... — mais l'amour est tenace comme un créancier et ne vous donne quittance que contre mariage.

Quand l'été fut venu, Gilbert n'ayant pas osé déclarer « sa flamme, » songea à mettre à exécution une conception hardie qu'il venait d'imaginer.

Le médecin de Lélia était de ses amis. Il fit ordonner par ce docteur complaisant une saison aux bains de mer.

Lélia bénit cette bienheureuse ordonnance qui allait lui permettre d'innover quelques jolis costumes de bains qui s'ennuyaient chez sa couturière.

Elle partit pour Biarritz, — Gilbert la suivit à vingt-quatre heures près. — Lélia dès son arrivée fit retenir un baigneur ; Gilbert sut l'adresse de ce baigneur et l'alla trouver, les poches pleines de corruption, je veux dire de pièces de cent sous, — le baigneur se récria, — Gilbert apaisa ses scrupules en les couvrant d'or, et il lui en coûta, car lesdits scrupules en se voyant si bien payés se mirent à faire des petits.

Vous ne comprenez peut-être pas ? — Tant mieux. Musset n'a-t-il pas dit : « Que voulez-vous qu'une femme admire ce qu'elle comprend ! » — Contentez-vous donc d'admirer, Madame, en attendant de comprendre.

Sur la plage un homme attendait, anxieux... Cet homme portait le costume fort simple des baigneurs de dames, seulement on pouvait remarquer qu'il avait la peau d'une blancheur et d'une finesse extraordinaires pour un marin; son visage était enlaidi par d'énormes favoris roux et des cheveux en broussailles de même teinte.

L'homme avait les yeux fixés sur une cabine roulante.

La porte de la cabine s'ouvrit et Lélia parut, dévêtue d'un vêtement de bain qui se rapprochait beaucoup plus du maillot que du peplum.

Elle s'avancait à petits pas, posant timidement ses pieds nus sur les galets de la plage: ses cheveux (flots d'ébène!) groupés en nattes luxuriantes laissaient échapper de folâtres mèches, flottant à la brise.

Le baigneur mystérieux murmura tout bas: — O Vénus Callipyge!...

Quand je vous disais que c'est un polisson!... car je vous promets de le deviner maintenant, l'homme aux favoris roux, c'était lui, c'était Gilbert grimé avec art.

— Eh! bien, baigneur, dit Lélia, la mer est-elle bonne ce matin?

— Heu heu!... vous savez... comme ça... — balbutia Gilbert.

Lélia plongea ses pieds dans l'eau:

— Ouh!... que c'est froid, fit-elle en frissonnant, je n'oserais jamais me mettre là dedans... — Ah! bast, du courage, allons, partons, baigneur, en mer... prenez-moi!

Gilbert très ému l'enleva en tremblant: à la vérité ce n'était pas précisément une plume, mais mon ami n'avait garde de se plaindre, car la quantité était en harmonieux rapport avec la qualité; — la tête charmante de Lélia reposait sur le bras gauche de Gilbert, et son... ah! sacrébleu!... son... séant sur l'autre: — vous allez me dire que j'écris là un mot mal-séant, mais trouvez-m'en d'autres plus honnêtes, — cette langue française est d'une pauvreté pour exprimer des choses si simples!...

Le couple s'immergea dans l'élément perfide.

— Baigneur, avançons, allons plus loin, dit l'intrépide Lélia.

— Non pas, Madame, nous sommes aux poteaux de limite, il serait dangereux de les dépasser, nous n'aurions plus pied.

— Allez toujours, je suis bonne nageuse, vous verrez!

Gilbert atterré par cette révélation, car le malheureux téméraire ne connaissait pas les premiers éléments de la natation, Gilbert balbutia: — Je vous assure, Madame... c'est une grande imprudence... je ne peux pas...

— Ah! ça, vous n'êtes qu'une poule mouillée, interrompit Lélia, — et lâchant le bras du pauvre amoureux transi, elle fit correctement trois ou quatre brassées.

Tout à coup elle éclata d'un fou rire:

— Eh! mais, dites donc, baigneur, vous perdez vos favoris... Ah! ah! ah! et votre perr... — O ciel! que vois-je!... vous, Gilbert... mais vous êtes fou, Monsieur, comment se fait-il?... Que faites-vous là?...

— Pardonnez-moi, Madame, répondit Gilbert dégrisé ou mieux dégoûté par l'eau qui décollait sa barbe et sa perruque postiches, — mais une passion indomptable!... le violent amour que vous m'inspirez m'ont fait...

Ici, il s'interrompit subitement... — le sol sous-marin manquait sous ses pieds... il sombrait! — Il se débattit désespérément quelques secondes à la surface des flots et... disparut englouti...

Tout cela se passait assez loin de la plage, et il n'y avait pas de secours immédiat à espérer.

Alors eu lieu une scène émouvante.

Lélia au lieu de s'évanouir comme c'était son droit, plongea héroïquement à l'endroit où venait de disparaître l'amoureux baigneur.

Douze minutes après, — des romanciers sans pudeur ajouteraient « douze siècles! » — Lélia, femme antique, ramenait Gilbert évanoui sur la plage, et tombait épuisée dans les bras des marins de Biarritz qui pleuraient d'admiration et l'appelaient *petite mère* et *gaillarde*.

CONCLUSION

Huit jours après cet incident, on lisait dans la chronique *high-life* du *Caleçon de bain*, journal humoristique de Biarritz:

« Il n'est bruit dans notre ville que du sauvetage singulier accompli par M^{me} L.

« On nous assure que cette femme héroïque, « poussant le dévouement jusqu'au bout, est « partie avec le nouveau Moïse qu'elle a arraché « au sein d'Amphitrite, — pour Nice où elle se « repose de ses émotions salées, en cueillant « des fleurs d'oranger. »

Je sais bien que pour la moralité de la chose, l'écharpe du maire eût été ici du meilleur effet, mais ma foi... j'étais tellement embarrassé pour le choix d'un arrondissement!...

NIGEL.

Quoique l'ARRIERE-GARDE ne soit la continuation d'aucune feuille morte, elle donnera, de son collaborateur en chef, la suite du **Diable de Margnole** dont la première partie a été publiée dans un autre journal.

C'est une question d'honnêteté littéraire.

LE DIABLE DE MARGNOLE

Par Pierre DÉCHAUT.

VIII.

TRIBUNAL CORRECTIONNEL. M. et M^{me} Denis.

A la reprise de l'audience, on fait cercle autour de Margnole, on lui demande des nouvelles de sa santé. Le ministre est très-heureux de toutes ces marques de sympathie, et ne donne aucune explication sur son absence de plusieurs semaines.

Les démons ravis retournent à leurs places, les uns gravement, les autres jouant à saute-mouton; le ministre Margnole continue:

Nous sommes restés sur l'article tentation; je regrette de ne pouvoir vous peindre les grandes figures des Chevaillier, le tueur de femmes, des Papavoine, le tueur d'enfants, des Lacenaire, le tueur de n'importe qui, des prétendants, les tueurs de peuples; c'est avec peine que je laisse à des voix plus éloquentes que la mienne le soin d'illustrer ces héros de la tentation. Au fait, abonnez-vous aux feuilles littéraires parisiennes; pour un sou par jour vous aurez des leçons de morale à coups de couteaux. — Maintenant, à moi: je vais parler de la Croix-Rousse (*Applaudissement général*). Certainement, j'ai une infinité de diableries dans ma sacoche...

Quelques gueules. — Ça va bien!... Assez!

Margnole. — Le diable de la Demi-Lune qui s'habillait de papier gris...

Un diabolin. — Comme Cadet-Rousselle. (*On rit*).

Margnole. — Et qui s'ajustait aux doigts des griffes de ferblanc... (*La Croix-Rousse!*) pour faire compter au curé de Tassin le prix de quelques grosses de messes demandées par testament...

Le Président. — Et refusées, sans doute, par les héritiers.

Margnole. — Tiens! vous ne dormez donc pas?... Comme le métier demandait un peu plus d'adresse, mon diable fut bel et bien empoigné, jugé et condamné, et les messes sont encore à chanter... (*Cris: La Croix-Rousse!*) Voici:

Sur la fin de 1817, il y avait un roi et des ministres qui commençaient à voir l'horizon se barbouiller d'encre; il y avait un peuple qui avait une faim de barricades! Je ne vous dis que ça; entre les deux il y avait ce certain parti noir, si cher à mon cœur, qui devient d'habitude d'autant plus gras que les gouvernements tournent au squelette. J'ai pensé que le moment était venu d'embrouiller les choses. Le parti noir avait à peu près ses frâches lippées; plusieurs maisons d'éducation professionnelles s'étaient instituées dans le but d'exploiter et d'abrutir la jeunesse. Dans une rue de la Croix-Rousse, que j'ai immortalisée de mon nom, était un établissement de ce genre tenu par une sainte femme dont j'espérais faire Notre-Dame-Margnole. On prenait là des filles depuis l'âge de 7 ans jusqu'à 21: on leur enseignait un peu du bon Dieu, beaucoup du diable et un brin de canettes.

La maison était composée de pensionnaires, d'une Directrice (mia Notre-Dame), de son pailard de frère, d'un jardinier stupide et ivrogne, d'une fille idiote, d'un médecin crédule et de quelques comparses, entre autres, deux certains polissons auxquels j'avais confié une machine électrique pour faire croire aux revenants, enfin d'une chèvre emmêlée. Des ecclésiastiques fréquentaient assidûment le pensionnat. Pendant longtemps il se passa là des scènes amusantes que bien des gens ont appelées immorales; les bruits intérieurs vinrent jusqu'à la rue, les murailles trahissent.

C'est alors que le quartier s'émut, puis s'agita; on voulut savoir ce que c'était. Une petite fille s'échappa, raconta le tout à sa mère, qui le dit au père, qui le dit aux prud'hommes, lesquels en saisirent la police. On apprit que M^{lle} Denis possédait un scapulaire archi-béni qu'on ne pouvait toucher que par une faveur insigne; que les prêtres donnaient à baiser les semelles de leurs souliers, qu'on ne leur parlait qu'à genoux, que les confessions étaient répétées tout haut pendant la nuit; que l'idiote se plantait ou se laissait planter dans les chairs des clous, des aiguilles, etc., mais pas autre chose; que le diable visitait les lits des pensionnaires en laissant sur le corps des élèves des traces brutales de sa visite.

La nouvelle de cette diablerie, la plus compliquée que j'aie faite, envahit bientôt tout le faubourg; le peuple qui avait soif de barricades s'agita; chanta la Marseillaise comme si tous les rois coalisés eussent déjà pris la caserne des Bernardines; il cassa l'enseigne du

pensionnat, s'empara de la chèvre bénite et la promena dans les rues; on ne sut jamais ce que devint la pauvre bête, qui, couverte de médailles pour garantir sa virginité, n'en vit pas moins tourner son lait.

D'un autre côté, comme on avait besoin de quelques coups de fasil pour éclaircir l'horizon, on dépêcha gendarmes sur chevaux, hus-sards, fantassins, etc. Il est des moments où rois et peuples éprouvent le besoin de s'attraper au poigne. Mais malheureusement que par bonheur le commissaire de police se trouva être honnête homme; il fit si bien par ses discours et son influence, qu'il n'y eut ni barricades ni pétards. Je dus néanmoins porter au tribunal les calottes et les jupons de tout mon pensionnat, et le commissaire fut récompensé d'une destitution que certes il n'avait pas volée.

Le Président. — Avez-vous le compte rendu des débats?

Margnole. — Si vous voulez permettre que je me mouche, je vous en ferai lecture ensuite.

Le Président. — Autorisé. Et vous tous, profitez de l'occasion pour vous moucher aussi. (*Tout l'enfer se mouche, tousse, crache.*)

Un petit diable. — Président, il y a ce grand malhonnête-là qui s'est mouché à l'envers, et il a encore eu le soin de retrousser sa queue de mon côté.

Le Président. — Portez plainte en diffamation.

Le diable à trois têtes. — Je ferai observer qu'un simple pet, même de magon, ne diffame pas: ma troisième tête est de cet avis.

Le Président. — Alors, c'est une question de voirie. Le délinquant sera passible d'une contravention pour badigeonnage sans déclaration préalable.

Un avocat. — Je je crois que que que le cas cas serait di di différent, si si si on pou pouvait établir l'intention.

Un grand diable. — L'intention est dans la tête, le ventre peut contenir des coliques, mais c'est tout. Cracher de la bouche, diffamation; cracher de...

Le Président. — A avocat, ré répondez... Que le diable vous emporte, vous me faites bê bê bégayer rien que que de vous avoir entendu!

Le diable à trois têtes. — Je demande la langue de l'avocat. (*Accordé.*)

Le Président. — Je vais consulter le bureau sur l'opportunité de mettre en accusation l'avocat comme coupable d'avoir communiqué son infirmité à son son président. (*Le bureau décide de couper la langue à l'accusé pour qu'il ne bégaye plus.*)

Le Ministre Margnole. — L'accident est vidé, l'incident terminé: je commence ma relation judiciaire. (*Oui, oui, oui!*)

TRIBUNAL CORRECTIONNEL DE LYON.

Présidence de M. François.

Audience du samedi 4 décembre 1847.

LE DIABLE DE MARGNOLE. — DÉMONOMANIE (1)

Cette affaire, qui a si vivement excité l'attention de notre population, et qui a provoqué à la Croix-Rousse de nombreux rassemblements, a attiré dans l'enceinte de la police correctionnelle une affluence considérable de curieux. L'auditoire est rapidement rempli, et l'on est contraint, pour contenir la foule, de placer au dehors plusieurs factionnaires avec la consigne de ne laisser entrer que lorsque quelqu'un sortira.

Trois prévenus sont assis sur le banc: ce sont la demoiselle Denis, son frère Denis et la fille Jeanne-Marie Auberger, qui se prétend victime du démon. Ils comparaissent sous la prévention d'attentats aux mœurs, d'excitation à la débauche, de coups et blessures, d'ouverture sans autorisation d'une institution primaire et de troubles nocturnes. L'aspect des trois accusés ne répond guère aux bruits merveilleux qui ont couru sur leur compte. La demoiselle Denis est une femme de 39 ans environ, sèche, maigre, à la figure ossueuse et ascétique; elle cache ses yeux sous de grosses lunettes bleues. Denis, homme d'un âge mûr, porte toute la barbe; il a le costume d'un bourgeois aisé. Quant à la fille Auberger, au front de laquelle on remarque une plaie, elle a l'air d'une fille de la campagne, aux joues rouges et bouffies, au tempérament sanguin et nerveux; elle cache sous une mauvaise coiffe ses cheveux coupés.

Quelques instants avant l'ouverture de l'audience, on introduit plusieurs témoins; ce sont des filles qui ont habité la maison Denis. En passant devant la demoiselle Denis, elles s'arrêtent et l'embrassent dévotement.

A dix heures et dix minutes, le tribunal entre en séance. M. Baudrier occupe le banc du ministère public; M^e Dattas défend les accusés Denis, M^e Durand-Fornas, la fille Auberger.

M. le président, après avoir ordonné l'appel des témoins, fait donner lecture du procès-verbal de M. le commissaire de police et de l'enquête qu'il fit, lorsqu'il fut averti des faits extraordinaires qui se passaient dans la maison Denis. Chaque soir on entendait, de huit à neuf heures, de grands cris qui paraissaient de cette maison; ces cris paraissaient provenir d'une personne qu'on frappait violemment et qui souffrait beaucoup.

M. le président passe immédiatement à l'interrogatoire des témoins.

(La suite au prochain numéro.)

(1) Extrait du Censeur, 6 et 7 décembre 1847.

THÉÂTRE

LA CRITIQUE THÉÂTRALE. — A Lyon, à part quelques rares exceptions, les critiques de théâtre exercent leur « sacerdoce » de deux façons également systématiques.

Les uns cassent sur le nez du directeur tous les encensoirs de l'hyperbole; — M. D'Herblay n'en est pas mieux vu du public pour cela, — au contraire.

Les autres mangent chaque semaine un morceau de la Direction, et finissent par la dévorer tout à fait; — M. D'Herblay ne s'en porte pas plus mal pour cela, — au contraire.

En cherchant à éviter ces deux écueils, nous dirons franchement notre pensée, sans restriction; nous combattons les abus, mais courtoisement.

Il en est un peu des directions comme de des gouvernements: on acquiert pas mal d'argent et de gloire à les éreinter. Quand on a mission de parler sur les hommes ou les choses publiques, il est habile de changer sa plume en fronde et de lancer de toutes les pierres dans tous les jardins.

La plupart du temps, au bout de trois ou quatre ans de ce métier, on se retire avec de copieuses rentes et la réputation d'un « incorruptible qui ne transige pas avec ses opinions. »

Les bons Français aiment un peu l'opposition comme les avarés aiment leur or, non pour ce qu'elle sert (on l'annule presque toujours en l'exagérant), mais bien pour elle-même, par tempérament, par esprit contradictoire; l'opposition comprise ainsi n'est plus que de l'épigramme.

En bonne conscience, n'y a-t-il pas plus d'intelligence et de bonne foi à démêler et à trier avec impartialité les bons et les mauvais actes d'un pouvoir, qu'à s'écrier hebdomadairement « X... n'est qu'un crétin! » ou toute autre aimable variante.

Ainsi pour commencer, au risque de nous faire traiter de « journal soudoyé », par quelques imbéciles, nous ne pouvons nous défendre d'avouer une certaine sympathie pour notre impressario.

Il faut reconnaître, en définitive, que M. D'Herblay dirige assurément mieux nos théâtres que son prédécesseur, Raphaël-Félix, et que les attaques très-vives, auxquelles il a été souvent en but, ont été, croyons-nous, plutôt inspirées par le succès qu'obtinrent jadis les critiques de Guizot contre Cascardet, — critiques plus justifiées, du reste, — que par une conviction sérieuse.

La Direction actuelle est certainement loin d'être irréprochable, mais aussi n'est-ce pas au public trop apathique, à contrôler un peu cette direction, à se montrer, aux débuts, plus intelligent dans ses appréciations, à ne pas siffler à tort et à travers, sifflant la direction dans les artistes. Cette opposition éparse, sans unité, n'a aucune puissance; — si les dilettautes opposants, les siffleurs, au lieu d'exagérer maladroitement leurs marques d'improbation, formaient une union intelligente, serrée, pour combattre l'admission des mauvais artistes, ceux-ci ne seraient pas reçus en dépit de tous les romains du monde.

M^{lle} SRIWANECK. — A Berthelier, l'excellent chanteur comique, qui a en le tort de remplacer désavantageusement Belliard dans les pièces-bouffes, au lieu de se contenter de son répertoire de chansonnettes, à Berthelier a succédé M^{lle} Srwaneck, un nom connu et aimé à Lyon.

Aussi, dût la troupe des jeunes chauves nous traiter de « perruque », nous dirons de cette artiste tout le bien que nous en pensons.

Déjazet, Srwaneck: soubrettes-sosies! — On trouve leur genre usé, et usées aussi les interprètes, — pas tant usé que cela, allez; la plupart des vieux vaudevilles de leur répertoire valent largement les pièces bouffes modernes qui ont transformé nos Déjazet spirituelles en Schneider cascadeuses (pardon du double pléonasme).

On dira qu'il fait trop chaud, ou que M^{lle} Srwaneck a déjà effeuillé pas mal de printemps; — on aime les primeurs en France: foin des flacons débouchés.

Il fait, croyons-nous, tout aussi chaud au Casino, qui régorge de stupides admirateurs des stupides Clodoches.

Quant à l'âge de M^{lle} Srwaneck, nous répondrons que de même que le cœur n'a jamais de rides, l'esprit n'a pas d'âge; l'esprit de bon aloi est même un peu comme le bon vin: meilleur dans sa vieillesse; — et puis encore, ce talent en maturité a pour nous le charme et le parfum vieilli mais délicat, de la rose fanée.

Nous nous apercevons un peu tard, qu'au lieu de casser les vitres, comme il est habile de le faire pour un premier numéro, nous aurions plutôt réparé les dégâts faits par les journaux qui nous ont précédés.

Tant pis, nous avons franchement dit ce que nous pensions, et nous attendons avec une belle intrépidité l'épithète de « vendu » qu'on ne manquera pas de nous lancer.

EMILE ORY.

Le Gérant responsable, P. DÉCHAUT.

LYON. IMP. DE V^e LÉPAGNEZ ET FILS, PET. RUE DE CUIRE.